

LUXEMBOURGEOIS(ES) EXTRA-MUROS (3)

# "Mon retour au Luxembourg a été un pas en avant"



"J'ai besoin d'asphalte à l'infini" - Claude Bertemes

(Photo: Christian Mosar)

**Claude Bertemes est directeur de la Cinémathèque municipale à Luxembourg. Et pourtant il n'avait pas imaginé revenir au pays. Retour sur un parcours qui n'a pas été à sens unique.**

**woux:** *Pourquoi êtes-vous parti du Luxembourg?*

**Claude Bertemes:** Je voulais devenir psychiatre, sous l'influence du mouvement italien de l'antipsychiatrie. Après un semestre de médecine à Erlangen, j'ai changé de direction. Etant très intéressé par les médias, j'ai entamé des études de sciences de la communication à Münster.

*Pourquoi l'Allemagne?*

Je pouvais choisir entre la France et l'Allemagne. J'ai préféré le système allemand, moins 'scolastique' que le français. En plus, au début des années 80 les choses bougeaient plus en Allemagne.

*Reveniez-vous parfois au Luxembourg?*

Pendant mes études, j'ai été stagiaire au sein du programme allemand de la radio RTL et puis j'y ai travaillé comme journaliste pendant deux ans à la villa Louvigny. Pour le reste, j'avais coupé les ponts avec le Luxembourg. Je ne revenais qu'à Noël.

*Quels souvenirs gardez-vous de vos premiers mois en Allemagne?*

Ce qui m'a le plus marqué, c'est le complexe d'infériorité linguistique, assez commun à mon avis à tous les Luxembourgeois, que j'ai surmonté en devenant un fétichiste du thesaurus germanique. Mon grand prophète était Konrad Duden. Une fois j'ai dû faire un exposé sur la littérature de salon du 17e. Je trouvais le sujet assez ennuyeux et j'ai essayé de parodier le style de ce genre de littérature. Plus tard, une camarade d'études m'a raconté que lors de la présentation, les dernières rangées avaient éclaté de rire, parce qu'il y avait une espèce de maniérisme linguistique dans mon exposé, contrastant fortement avec mon accent, qui

était très lourd. Ça devait être une drôle de performance! Finalement, je suis devenu un expert en syntaxe et en ponctuation! Mes camarades me demandaient toujours de corriger leurs travaux.

*N'avez-vous pas l'impression que le Luxembourg est un pays sans langue?*

Le problème de la langue luxembourgeoise, ce sont ses limites très étroites. Pour développer un discours académique ou intellectuel complexe, les mots manquent et on finit par avoir recours à d'autres langues. C'est un véritable problème, car je suis persuadé que les langues structurent la pensée, qu'elles ne sont pas que des véhicules neutres.

*Les années s'écoulaient et un beau jour un certain Claude Bertemes nous tombe du ciel pour diriger la Cinémathèque de la Ville de Luxembourg... Cette fois-ci il s'agit vraiment d'un retour. Pourquoi êtes-vous revenu?*

Je voulais absolument travailler dans une cinémathèque. Et voilà que l'opportunité s'est présentée dans mon pays natal, que j'avais voulu quitter. Autrement, je n'aurais jamais imaginé revenir au Luxembourg. Comme mon grand père paternel Henri Bertemes avait été interné au camp de concentration "SS-Sonderlager Hinzert", l'Allemagne était en quelque sorte une obsession pour moi. J'ai voulu découvrir ce pays. Et j'ai découvert que les stéréotypes nationaux ne sont bons que pour les discussions de comptoir. Je ne crois pas au concept de nation. Je suis plus attaché aux villes qu'aux nations. J'étais très amoureux de la ville de Berlin et c'était assez dur de la quitter.

*Avez-vous constaté des changements substantiels au Luxembourg?*

C'était plutôt moi qui avait changé! En revenant, il y avait des choses de Berlin qui me manquaient, comme les graffitis, qui font partie du paysage visuel d'une ville. De même que la 'street credibility' et l'anonymat:

j'ai retrouvé le syndrome de la famille. Mon retour au Luxembourg a été une vraie rééducation nationale! En tant que cow-boy urbain, j'avais besoin d'asphalte à l'infini et Luxembourg était tout le contraire. Je parlais le luxembourgeois avec un accent affreux, ce qu'on me reprochait gentiment. Petit à petit j'ai commencé à maîtriser la situation et à m'intégrer aux différents circuits culturels.

*Et maintenant, sept ans après votre retour, quels sont vos rapports avec le reste du monde?*

Je vis dans une sorte de géographie 'patchwork', à laquelle les règles de la géométrie classique d'Euclide ne s'appliquent pas: Bologne m'est plus proche que Longwy, New York m'est plus proche que Strasbourg, mais Arlon aussi, avec son anachronisme rêveur, m'est plus proche que Strasbourg. La notion de distance a beaucoup changé et mon travail joue aussi sur ces distances. J'ai ma propre géographie des villes et des gens qui y habitent.

*A quoi avez-vous eu plus de mal à renoncer en venant ici?*

Tout d'abord il y a eu une perte linguistique. Mon thesaurus Duden n'était plus valable! J'avais de forts souvenirs nostalgiques d'un de mes quartiers berlinois, le Wedding, qui sentait le charbon en hiver.

*Lorsque vous habitez en Allemagne, y'avait-il quelque chose du Luxembourg qui vous manquait?*

Au début, c'était l'accent luxembourgeois, que j'essayais de supprimer, mais qui me conférait aussi un charme indéfinissable auprès des étudiantes allemandes, car elles ne savaient pas d'où je venais. Et je me suis réjoui lorsque l'équipe luxembourgeoise a failli gagner un match de football contre les Teutons. Sinon, le manque le plus cruel, c'était le Kachkéis!

*Votre grand-père était le propriétaire d'un cinéma...*

C'était un cinéma splendide, près du parc de Differdange, le Cinéma du Parc. A la fin des années 60, pour tenir tête à la télé, mon grand-père devait programmer de temps en temps des soft-porno, que je n'étais pas censé de voir et je devais toujours rester devant la porte fermée. J'ai un souvenir très net des glaces qui étaient dans un réfrigérateur auquel j'avais accès. Aujourd'hui le cinéma a été remplacé par un supermarché.

*Petit parallèle avec 'Cinéma Paradiso'?*

Bien sûr, mais ce serait sans doute trop facile d'expliquer ma biographie de manière aussi linéaire...

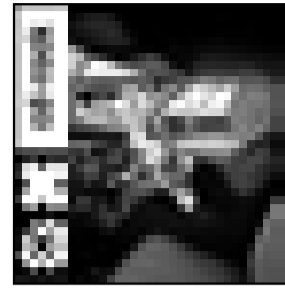
*Si vous aviez la possibilité de diriger une cinémathèque dans une autre ville ou dans un autre pays, repartiriez-vous?*

Récemment, j'ai renoncé à poser ma candidature pour un tel poste vacant à Montréal. En faisant cela, j'ai vraiment choisi de vivre au Luxembourg, peut-être pour la première fois. C'est bon signe, n'est-ce pas?

*Vous ne reviendriez donc pas en arrière?*

On ne peut qu'avancer. Même mon retour au Luxembourg a été un pas en avant.

**Propos recueillis par Paca Rimbau Hernández**



**Konzept: Größenwahn**

(eh) - Das zweite Album "Frances the Mute" der Kultband The Mars Volta ist ohne jeglichen Zweifel eine der verstörendsten, intelligentesten, rätselhaftesten und visionärsten

Platten, die in den letzten Monaten produziert wurden. Mit einer Mischung aus Größenwahn und Unbekümmertheit vereint diese Formation, ähnlich wie auf ihrem Debüt-Album "De-loused in the Comatorium", ihre Indie-Rock Wurzeln mit fantastisch arrangierten Prog-, Jazz- und Latin-Elementen. Das Album ist ungemein vielseitig und wesentlich dynamischer als das von Rick Rubin produzierte und bis in die Grenzen des Machbaren komprimierte Vorgängeralbum. "Frances the Mute" ist ein mutiges Meisterstück mit Meilenstein-Potential. Nirgendwo in der aktuellen Musikszene gibt es eine solche musikalische Unbedingtheit und daher dürfte diese Platte jedenfalls jetzt schon zu den bedeutendsten und Aufsehen erregendsten Veröffentlichungen des Jahres zählen.

**The Mars Volta, Frances the Mute, Universal, 2005**

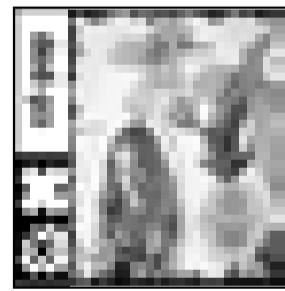


**Transatlantischer Kulturaustausch**

(eh) - Sie sind ein recht ungewöhnliches Paar: Yann Tiersen, der begnadete Soundtrack-Komponist ("Die fabelhafte Welt der Amélie", "Goodbye Lenin" u.a.), ein Meister im Vertonen der Illusion und

Shannon Wright, eine hochbegabte Folk-Rock-Musikerin (stets vom Produzenten Steve Albini unterstützt), die mit Künstlern wie PJ Harvey oder Cat Power verglichen wird. Wenn sich so viel Talent trifft, dann muss dabei nicht immer eine gelungene Mischung herauskommen. Aber auf ihrer Platte harmonieren die beiden Multi-Instrumentalisten perfekt: Sie schaffen eine Traumwelt aus sanften und herzergreifenden Tönen. Die orchestralen Dramaturgien aus Klavier, Akkordeon und Streichern bringen die tieftraurige, zugleich morbide und doch zuckersüße Stimme von Shannon Wright erst richtig zur Geltung. Pariser Welterschmerz trifft Melancholie aus den Südstaaten, mit einem gemeinsamen Ziel: die Welt retten und dabei in Schwermut ertrinken.

**Yann Tiersen & Shannon Wright, Vicious Ci/Alive, 2005**



**Opulente Zuckerwatte**

(cm) - Es hört einfach nicht mehr auf: 19 Tracks hat Tori Amos auf ihre neueste Scheibe "The Beekeeper" gepackt, über 70 Minuten Musik. Ähnliches schaffen sonst nur

Prog-Rocker wie Mars Volta. Aber bei der US-amerikanischen Songschreiberin gibt es diesmal kein komisches Instrumental-Geknölde und auch keine schwer verdaulichen Ausflüge in die Zwölftonmusik, wie sie deren auf früheren Alben gerne mal servierte. "The Beekeeper" ist eine Sammlung perfekt gestrickter Kompositionen, so hübsch, melodisch und opulent, dass es fast weh tut. Titel wie "Ribbons Undone" oder "Sleeps with Butterflies" sind Zuckerwatte pur, aber Tori Amos schlägt doch immer wieder einen Haken, bevor sie Gefahr läuft, in seichtere Gewässer abzudriften. Ein paar Soul-Nummern sind auch dabei, ("Sweet the Sting", "Witness"), allerdings eher gewöhnungsbedürftig, ungefähr so wie "Ireland", das schon fast nach der Teenie-Diva Joss Stone klingt. Die beigelegte Bonus-DVD sollte sich der Fan allerdings lieber nicht anschauen, denn darauf macht Amos' Geschwafel über Bibelgeschichte und religiöse Erleuchtung klar, dass die Gute endgültig auf der Einbahnstraße ihrer eigenen Galaxie gelandet ist.

**Tori Amos, The Beekeeper, Sony, 2005.**

Né en 1962 à Luxembourg-ville, il a grandi à Belvaux, où il a fréquenté l'école primaire, pour ensuite s'inscrire au Lycée de Garçons à Esch-sur-Alzette. En 1981, il est parti en Allemagne. Depuis 1997, Claude Bertemes est de retour au pays. Il habite Luxembourg-Ville.